

Nathaniel Tarn, 1928-2024 Présence

Nous aurons donc perdu Jerome Rothenberg il y a deux mois & Nathaniel Tarn ces jours-ci – l’association de ces noms est inévitable, si l’on veut bien regarder les choses humaines sous l’angle de l’*ethnopoétique*, l’un s’étant consacré à la transcription de textes de toutes origines couvrant le champ immense de la parole chamanique dans les *Techniciens du sacré*, l’autre étant homme de terrain et exploitant son expérience d’anthropologue pour faire de celui qui se veut poète cette voix singulière qui établirait une médiation entre mondes – ceux des vivants et des morts, du collectif et de l’individuel, du « choral » et du « vocal », pour reprendre la distinction établie par Tarn dans *LA PRODUCTION POÉTIQUE : Le lyrisme en état de siège et une topographie de l’espoir*¹.

Né à Paris en 1928 de parents d’origines singulières – mère : France-Roumanie, père : Angleterre-Lituanie – il reçut une éducation disons européenne : Paris, Belgique, enfin Angleterre au début de la Seconde Guerre mondiale ; et ce n’est qu’au tournant des années 1960-1970 qu’il choisit de devenir poète américain, et enseignant, principalement à Rutgers University (New Jersey) jusqu’en 1985 (avec des incursions dans le domaine asiatique), date à laquelle il s’établit définitivement à Tesuque, village indien sur les hauteurs entre Santa Fe et Los Alamos, dans la direction de Taos vers le nord. Lieu idéal pour cet observateur-né, au cœur d’une région naturellement aimantée : « ...Europe est enlevée ; mais s’il revient “chez lui”... ce n’est pas aux 200 ans de race blanche et d’industrialisation qu’il revient, mais à un espace et une histoire plus anciens, à l’épine dorsale d’un continent qu’il s’agit toujours, selon Olson orientant des poètes, de rouvrir : *ethnopoétique, géopoétique...* », ainsi dit Michel Deguy dans *Made in USA* (Seuil, 1978), ajoutant par allusion à plusieurs recueils de Tarn : « Il ne prend pas son parti de la désolation du terrestre. Réparation, resymbolisation ; la terre est en formation. Perséphone remonte de l’Hadès, et l’épouse aux mille formes, *the bride of god*, lève sur l’Alaska la blancheur démesurée du Mac-Kinley... » Et c’est en effet ce qui signe la parole de Tarn : cette volonté constante de chanter la beauté du monde humain malgré les tragédies, les injustices, les dénis.

Ici, quelques souvenirs personnels, si l’on me permet, quelques *relations de concordance* : la lecture première du texte de Tarn dans le volume d’hommages à Breton publié par la NRF en avril 1967 (posant, en disciple de Lévi-Strauss, le problème de l’« ailleurs », de l’« autre », que l’anthropologie a considéré, et auquel le surréalisme a peut-être manqué de s’affronter en profondeur, mais aussi reconnaissant au poète de l’*Ode à Fourier* et d’*Arcane 17* le fait d’avoir exprimé « la portée véritable de l’Utopie, la grande responsabilité au cœur du *gai savoir* ») ; mon passage, en 1978, au Guatemala, au bord du lac Atitlán – le plus beau lac du monde selon Humboldt – là où Tarn s’était initié, sous la houlette d’un merveilleux chamane, au culte du Maximón, dont il allait ramener en 1979 une statue dérobée au village de Santiago² (le livre que Tarn en a tiré se termine par la liste des indiens, ses amis très souvent, assassinés lors des révoltes de la fin des années 80) ; enfin, une virée étonnante à Taos, et surtout au petit sanctuaire de Chimayo, où le culte chrétien repose sur un antique substrat local, où la terre se fait littéralement guérisseuse – les fidèles viennent y ingérer des cuillers d’argile humide, et le site est empli d’ex-voto... Ainsi nous sommes-nous croisés, jusqu’à la dernière visite ici, au bord de l’océan.

Puis l’ultime mail, il y a un an, déplorant l’arthrite envahissante comme l’imbécillité universitaire : « Les kakademiens aux usa s’occupent follement de A.I en ce moment, ce demandant si la poésie restera. Quand aux étudiants en “creative writing” qui détruit dans

¹ Texte repris en adjonction au recueil *Les Belles contradictions*, éditions Grèges, 2018.

² Voir *Chamans et prêtres au Guatemala dans la région du lac Atitlán / Scandales dans la maison des oiseaux*, L’Harmattan, 2006.

toutes les universités du monde toutes les autres disciplines littéraires - j'espère qu'ils massacreront la A.I. et que le monde littéraire et la A.I. en entier nous foutrons la paix. » Fin du message : « Je ne vois ni nécessité de vivre, ni nécessité de mourir./Sauf pour vous embrasser tous deux./ n et j ». (*sic* – ces messages étaient toujours très vifs, avec malédiction pour le clavier américain, inapte à fournir correctement les accents français !)

Reprenons.

La relation entre poésie et anthropologie aura toujours été la *clé* de l'œuvre entière de Tarn. Au point que Tarn intitule son autobiographie, parue en 2022, *Atlantis, An Autoanthropology*³ – relation des multiples *lieux de réalisation* d'un être ouvert à tous les possibles, les chapitres en étant distribués sous l'appellation de *throws*, de coups de dés. Il vaut peut-être la peine de citer ici Rachel Blau DuPlessis : « C'est une expérience singulièrement intéressante d'ingérer ce livre... voire d'en être submergé. *Atlantis* est une avalanche..., un mémoire discontinu (mais toujours chronologique), un grand bricolage de notations, d'incursions en forme d'essais, de journaux intimes..., de notes de terrain et de polémiques, offrant au lecteur des vignettes charmantes et révélatrices..., d'anecdotes d'une rare drôlerie, accompagnées de polémiques de défis incisifs, et parfois de défis relevant de la marotte) – Le livre nous convaincrait presque que Tarn est une tribu : “Je suis une foule de voix”, dit l'épigraphe de Janet Rodney... ». Janet, l'épouse admirable, la compagne des pérégrinations... Partie avant. Deuil impossible.

Autre précision, dans le chapitre final de cette auto-anthropologie, une notation concernant la question de savoir dans quelle mesure le poète de notre temps de désastres peut encore se persuader que l'espèce humaine a un avenir, alors que de sérieux doutes peuvent en obérer l'advenue : « Bien sûr, se réjouir du moment présent, sans aucun autre sentiment, aurait été la réponse. », dit Tarn, alors qu'il attendait qu'on lui pose cette question dans le public, lors d'une conférence. Raison de ce silence : « Peut-être était-ce simplement la *peur*. » Et il ajoute – ce qui le situe dans le siècle, à mon sens : « Je ne puis être d'accord avec la célèbre déclaration de Robert Duncan dans son *HD Book*, selon laquelle l'humanité en est désormais “parvenue en un seul destin”. Dans la mesure où son sort est l'extinction si les échos venus des écologistes ne sont pas pris en compte : oui. Dans le sens où tel ou tel membre de nos élites n'est pas “destiné” au même titre qu'un habitant de l'Amérique Centrale qui tente de traverser notre frontière sud pour entrer dans ce pays, par exemple : non. (En tout état de cause, je suis aussi plus Olsonien que Duncanien). » Traduisons : le divers des peuples fait la richesse de l'humain. Tarn a aussi été traducteur lui-même : de Neruda (et grand lecteur de Vallejo), et de Segalen en particulier, maître de l'ouvert et du divers.

Parmi les étapes essentielles, outre l'aventure du Maximón en pays Maya, *Les Belles Contradictions*, poème du passage entre continents :

*Chaque fois que nous parvenons en un nouvel endroit
nous cherchons à tâtons en lui, comme racines tâtonnant dans la terre
nous cherchons le détail qui nous donnera semble-t-il prise sur lui
mais entre-temps les feuilles se détournent du soleil
nous avons presque oublié la langue que nous parlions pour briser le silence
nos trous d'origine sont recouverts de rochers ;*

puis *Ins and Outs of the Forest Rivers* (2008)⁴, relation des douleurs du monde (incluant une magnifique suite sur le retable d'Issenheim, et, entre autres tableaux vivants, une

³ Duke University Press, 2022.

⁴ Paru en France, en version bilingue, sous le titre *Sur les fleuves de la forêt*, Vjféditions, 2012. (Tous les textes de Tarn sont ici traduits par Auxeméry.)

incursion en Nouvelle-Guinée à la recherche d'oiseaux rares – Tarn pratiquait le *birdwatching*) :

Oiseaux : absence de couleur, puis couleur ; fleurs : couleur, puis absence de couleur. Pour endiguer la tendance de la vie au cauchemar adopter la patience colorée des oiseaux...

et sur la fin, ces deux volumes très denses – *Gondwana*, une recension de tous les lieux où le réel aura essaimé, de tous les êtres qui l'auront enrichi :

*Même en tentant de persister
de surmonter les impensables en persistant
comme dans, disons,
« la riemité du rien »,
tu ne viendras toujours pas à bout de savoir*

*combien de temps il faut à une vie pour se vivre,
et voilà tout.
À quel point mort est chose sans fin.*

& *The Hölderliniae*, vaste fresque (le mot n'est pas trop fort) dont l'existence du poète « empêché » de Tübingen est le sujet ardent – un chant d'amour infini :

Il s'agit d'un meurtre : un homme est assassiné qui désirait vivre une vie qu'il n'a eu pas le droit de mener, il y a plus de deux cents ans. Il désirait être poète. Ses parents le voulaient pasteur. Il s'est battu longtemps, durement et il a fini par en perdre la raison. Affaire par conséquent d'assassinat, d'un lent assassinat. D'une vie qui vire à la mort comme font les oiseaux tombant du ciel au sol, au moindre moucheron mordant la joue.

Nathaniel Tarn fut ce tisserand des voix d'ombre et de lumière qui enchantent le monde. Je l'entends, il est assis à la droite de Perséphone, et l'aube se lèvera bientôt.

Auxeméry, 01/07/2024

Extraits de **GONDWANA** (2017)

SANTA FE OCCUPÉE : SA NUIT AFGHANE

Une nation... sous-éduquée
Autocollant sur voiture

La lumière hésite à se fixer, se positionner
entre deux énormes mamelles jumelles de nuit
qui dégorgent leur lait partout dans notre univers,
les croûtes et les crêtes de nos routes du désert.

Lampes halogènes logées sous les voitures : nos souris adorent nicher dans ces caisses-m’as-tu-vu pour en grignoter les fils, tous les fils. La lumière éclabousse toute la région parce qu’une ville, là en-bas, ignorant d’où elle part et où elle s’arrête, a disséminé des quartiers sans nombre depuis notre première visite – ses paramètres se prolongent dans le vague. Depuis les airs, jamais une ville ne fait paraître grille ou motif. De paternalistes coptères clignotent dans le silence, leurs pales se fendent de furieux éclairs qu’accompagne un tonnerre nonchalant. Sommes-nous montés aujourd’hui à la Poste pour voir les étoiles voler au milieu des bandeaux de la bannière, être sûrs que nous sommes en sécurité dans un pays familier ? On dévisage des visages venus de quelque autre désert tombé en faillite, voire en train de mourir, et de l’Est – cinoche ! – arrive la solution, voilà : le « pas de panique », ça ne tient plus. *Faut* se bouger le cul, se faire la malle, direction « maison » si possible, et sable sur sable, s’enterrer l’insolence. Y a eu des tas de morts avant dans les mêlées, des fils de pauvres bougres de Nuevomex ! Le *Vaterland* vacille ! Néanmoins, c’est pas ce qu’on lit – et donc étouffez-moi ça s’you plaît ! Au « Bar de Vachère », en ville, bagarres au comptoir sous diverses bigarrures kitsch, on y guiche à cœur en veux-tu en voilà. Le reste de la ville roupille, au repos – car ville lève-tôt. Et ça en fait, des rêves, hein ? Ô *Libéral*, ça se pense comme ça chez les morts le baratin passe pour un langage à présent : envie de passer une bonne journée, une formidable, merveilleuse journée ! Avant de vous endormir, veuillez s’you plaît à tramer une mise à feu de première bourre. Un beau rêve réclame des saligauds à la présidence, une pure obscénité de concours de fripouilles, base même du désastre démentiel terminal, bavassure du cher et beau pays plantez-les dans l’ordure, en déchets à recycler. Lancez les mains entre les pattes du boss, la paume jusqu’au périnée, soulevez l’ancien morillon, lancez-le pour tirer.

Juillet 2010

LES ESCALIERS DE FÈS

Pour Anna Della Subin & Hussein

*Perché non spero tornare giammai nella città delle bellezze
accomi du ritorno in me stessa. Perché non spero mai ritrovare
me stessa, accomi du ritorno fra delle mura. Le mura pesanti
e ignare rinchiudono il priginiero.*

Parce que je n’ai plus aucun espoir de revenir dans la cité de la beauté
me voici de retour en moi. Parce que je n’ai plus aucun espoir

de me retrouver moi-même, me voici de retour entre des murs. Lourds et ternes,
les murs enferment le prisonnier.

— Amelia Rosselli, *Variazioni Belliche*.

1.

Escaliers, les escaliers impossibles,
les presque impossibles escaliers,
escaliers tueurs, briseurs de jambes,
les jambes prises de crampes dans la nuit,
montant vers les appartements.
Boutique : trésors empilés,
rapportés des monts lointains
du Haut Atlas — à vendre en maugréant
aux infidèles vêtus d'habits aussi étranges
que ceux que portaient autrefois les singes
en Andalousie pour travailler dans les cirques.
« Je te vends ces couvertures faites
de poils fins de chameau : jeune chameau
dans cette main, vieux chameau dans celle-ci
et avec une marque simple,
la marque noire de la tribu, un beau tatouage
que portent nos femmes entre les seins
et peut-être plus bas. Tu achètes
deux tapis pour le prix d'un,
tu les emmènes chez toi, ils viennent de
chez nous, dans le haut Atlas,
où les seigneurs de la neige ont le pouvoir —
tu viens de boire avec nous cette menthe
venue des rudes montagnes sur l'horizon obscur. »

2.

Blancheur de l'air
extrême blancheur
sur cette immense place
au point d'engloutir même la ville,
vaste pays, vaste nation, là
où l'Orient rejoint l'extrême Occident.
Durant tant de milliers d'années
un ciel violent lui- aussi
derrière cet air blanc. Et donc :
le ciel à présent virant au bleu légèrement
sur lequel des oiseaux
colorés sans doute depuis la création
noirs sur le ciel blanc, semblent
lourds tels des cœurs épuisés.
Et pourtant non, non — rien qui pèse

sur cette blancheur de l'air, ce blanc,
 le blanc de l'air blanc,
 le blanc de l'air virant légèrement au bleu.

3.

Un souvenir au bon moment. Des
 images d'un chemin à ne pas prendre !
 Comment déceler au cœur d'un chagrin d'amour
 sa raison d'être. Entrapercevoir sa jeunesse :
 les sens y étaient plus aiguisés. Jeunesse disparue
 dans un autre pays, au loin. Un autre souffle jour
 après jour une vie entière où l'évolution s'est faite
 selon les circonstances. Lesquelles ont mis la vie en feu
 et l'ont défaite comme au poinçon sur une page.
 Aveugle depuis longtemps, sourd aussi,
 nulle odeur agréable ne parvient jamais aux narines.
 Tous les sens en sommeil, paralysés,
 joie soumise à une absence sans fin.
 Passage maintenant du coupable
 à tous *ses* autres : ces animaux qui rodent
 alentour, blessent, tuent, tous ces autres
 animaux en orgies d'extinction, qu'on regarde
 en *animal* et non comme des « animaux »,
 ils font monter les larmes aux yeux de l'âme. Montée
 de visage. De chaque côté du nez
 de chaudes perles liquides. Amour & haine
 se buvant l'un l'autre. Le liquide coule
 sous les escaliers. Un mariage, on ne devrait
 jamais lui permettre de périr
 cause, circonstance, la vie quelle qu'elle soit.

4.

La montée, la descente
 de la roue du destin,
 pieds brisés, vaincus, les siens,
 lui cramponné à cette même roue, tentant
 de se maintenir à flot. La canne aide à s'en tirer.
 Elle, dans les cuisses de la fortune
 tantôt absorbée, tantôt harcelée,
 piégée dans les relents du perpétuel changement,
 les hauts & les bas, la débâcle qui s'appelle la « vie » —
 comme si cet enchaînement redoutable
 de nos heurs et malheurs
 pouvait porter le nom de « vie »...

5.

En rêve, cette adjuration :
 Ne mets pas fin à ce mariage,
 ni tente même pas d'y mettre fin.
 Un mariage sincère ne meurt pas
 mis au tombeau parmi les escaliers
 bien qu'il puisse dormir pour toujours.
 Ferme au-dessus de son temps,
 avalant tout
 comme un trou noir au cœur
 de cette gigantesque galaxie,
 il mange tout, boit tout,
 de la vie qui s'obstine, il boit le sang humain :
 le sang rougit les ciels
 au coucher comme à l'aube.
 Il suit l'anticlinal.

6.

Bel enfant des étoiles lointaines,
 beauté svelte dans la nuit nuptiale,
 nourriture de la plus grande érudition
 à l'étude de l'avenir de cet éon :
 survole les escaliers qui s'effondrent
 pour chanter notre épopée à venir. Il
 ne mourra pas. Il ne mourra pas. Et pourtant,
 dans cent ans, Fès sera réduite en graine, aveugle,
 fondue au désert, méconnaissable —
 voire en un fouillis de gratte-ciel
 nés de l'avarice d'hommes sans cervelle.
 Des infidèles hostiles envahiront les décors
 de ce film non enregistré, dans ce cinéma
 de nos jours estropiés. Crampes aux jambes, la nuit.
 Les escaliers ne sont pas encore tombés. Connaître
 la mort, mais sans y croire, c'est là cette riche
 denrée de la foi que les hommes nomment espoir.

7.

Derrière la Bible, bien plus bas,
 au-dessous de Falloujah, de Ramadi, au-dessous
 de Sumer, plus bas, derrière les os broyés
 de nos ancêtres, la douleur première-née
 de monter et de descendre des rues jumelles
 d'où tous les êtres, aveuglés, rendus sourds, brisés,
 vendent leur existence mal dégrossie à un seul chaland.
 Le *toi*, le *toi* a vu les yeux de cela,
 et son cœur, et en a senti le noyau central :
 le *toi* en appelle à mettre fin

à toute cette pauvreté — tandis que les riches affluent,
 de terrasse en terrasse, buvant la menthe du ciel.
 Maintenant que tu es parti en contrées étrangères,
 tente de grimper dans ton sommeil,
 continue de grimper et de nous habiter
 en essayant d'atteindre les terrasses. Le ciel tourne avec
 nous qui faisons notre révolution, chacun dans son rôle.
 Les muscles de nos jambes se détendent jusqu'à
 s'endolorir, douleur nocturne, peur de la paralysie.
 Les terrasses parce que, de là, depuis elles seules,
 le visage de la ville sainte — fondation des
 premiers âges, impériale au possible — cité
 d'un prophète avec ses lois et, au-delà des lois,
 un océan de lumière dans le ciel d'airain. Les terrasses
 enfin atteintes au moment où le soleil se couche. De là nous
 reconnaissons des océans de lumière en notre propre maîtrise.
 Escaliers escaladés enfin. Plus d'escalade à nouveau désormais.

Fès, Maroc, 2014

Extrait des *Perséphones* (1974)

La Neuvième Perséphone

« J'ai quitté toute ma terre... » *

Elle entre dans l'obscur
 sort des fleurs entre dans les machines chantantes
 qui l'écrasent en grinçant la portent dans la terre à sa demeure légitime —

ayant parlé dans le monde au-dessus
 avec le roi de lumière

avec l'image

de celui qui reçoit les nombreux

devenus lumière

ces conversations étant toute sa paix

sa gratitude

tout son dû à ce qui reste de la saison

les vieux modes

les sérénités

les fondations de son trône

dans le royaume des enfants nés et non-nés

la fierté de sa mère au milieu des iris

les fontaines faites de gens qui avaient pleuré leurs vies

en quête de bonheur

ce qui est quoi, ce bonheur, ce qui est quoi cette possession,
 possession de soi, possession de l'autre, possession des choses,
 la réunion de quels bien-fonds, de quelles idées,

* En français dans le texte.

de quelles visions de ce qui devrait advenir, et rivages intérieurs ?

prendre l'instant
de la vision dans la fleur, le sexe de la fleur
posé parmi les abeilles, l'industrie du miel, ce *maintenant*
encore et toujours démantelé sur ces rivages...

rien que la conscience de la conscience
la décision d'être exactement dans le royaume de lumière
cette récitation de *l'ici*

en allée parmi les machines,
les machines chantantes qui écrasent et grincent,

et les anciens avec leurs anciens
chants.

Extrait de *Lyrics for the Bride of God* (1975)

SECTION AMERIQUE (11) :
GLOUCESTER, MASS., AU RETOUR DE L'ÉTRANGER

Gloucester, Massachussets, après un voyage à l'étranger
brumes du Labor Day*
aimable souffle d'un été de plus en train de mourir,
la mer
grosse de houle en contrepoint quand nous nagions
et cette odeur de vieux mobilier qui montait de l'eau
dans la poussière du soleil...

Comme si tous les bois qui s'étaient engloutis dans la mer
faisaient surface pour dire adieu à l'été
les bateaux allaient et venaient au-dessus des noyés
et la grande fête du travail
cramoisi des carcasses de homards, orteils blessés et bandanas des filles
tout autour du rose des tétons et les chemises
rouges décontractées / Ô le drapeau d'amour sur l'Amérique damnée !

Nous sommes descendus vers la mer
tous les poètes ensemble
et nous nous en sommes remis aux eaux
en diverses postures d'abandon :
je me suis dit que je n'étais jamais mort dans l'eau
et en l'espace de cinq minutes
après m'être livré totalement à la vague

j'avais fait bien dix choses
jamais faites auparavant dans ma vie
comme de lancer mon corps tel un javelot dans les vagues
m'étendre à la façon d'une bannière sur la houle

* Le *Labor Day* est la fête des travailleurs et correspond à notre Premier Mai. Dans la plupart des états des U.S.A., elle a lieu le premier lundi de septembre.

faire un saut périlleux dans le vide
 tenir les cuisses du sable dans mes mains
 et toute peur avait fui –

Nous avons passé le jour entier à chercher des plongeurs et des herbes
 le vieux Dogtown** s'était levé du sol pour nous
 et le balcon de Charles Olson et ses volets remplis de dates
 avaient jeté un défi à la politique des Monuments Nationaux –
 côtes du blanc bâtiment au milieu des bandes rouges
 les étoiles sur mon Union Jack
 peuplant cette nuit :

 et elle avec netteté vue
 n'avait nul besoin d'être touchée
 elle avec netteté vue
 devenait un millier de visages l'un après l'autre
 avec netteté vue
 il n'y avait nul visage que pût prendre le monde qui ne fût son visage
 et une aura d'or

rouge avec des senteurs bon marché dispersées autour de sa chevelure.
 Oh les mains qui se tendaient
 les corps qui s'élançaient à sa rencontre sur notre foi,
 jour de Fête du Travail, à Gloucester, Mass.,
 les copulations qui se hâtaient à sa rencontre sur la flèche du regard
 n'attirant aucune chair
 hors de son fourreau !

L'Amérique dont il rêvait n'a jamais existé –
 cause des causes perdues –
 mais il l'a rêvée avec la gorge du désir
 la soif passionnée d'un vagabond
 sueur sur ses moustaches.
 Et celle dans les mains de qui ma vie repose
 porte ses yeux en les plissant sur la ville

elle porte son corps comme une bannière
 dont, dit-elle, elle ne pouvait servir de publicité
 pour les navires ni la terre, et elle siffle au milieu des baraquements,
 et « aujourd'hui », dit-il, lui, « aujourd'hui,
 larmes de sang sortent du sol
 devant ce qu'il est advenu de cette République
 destinée à être la risée du monde ! »

Si tant est / que ce régime
 a tué Allende par exemple / a tué Neruda
 si tant est que l'Espagne se répète là – soumise à ce régime –

** Dogtown est un quartier historique de Gloucester : la mention de ce lieu précède volontairement celle du nom de Charles Olson, qui fut, comme on sait, le poète de la Cité de Gloucester, opposée en tant que « cosmopolite » à la « nation » américaine édifiée par les descendants des Pères Fondateurs débarqués du *Mayflower* sur le site de Boston à quelques dizaines de kilomètres de Gloucester, ville des pêcheurs et des premiers découvreurs. Olson s'est fait le chantre de Dogtown, qui repose sur le socle géologique millénaire du continent, en quelques poèmes mémorables de son *Maximus*...

alors les instruments de ce monde de glace
 la pendaison dans les pales du vieux moulin qu'imaginait le grand Dispensateur
 ne sera que jeu d'enfant par rapport à ce qui attend

notre piètre empereur avec ses plumes poisseuses /-/-/

*encore une fois l'refrain **

Hirondelle en vol

maquereau sur le ciel
 maquereau dans l'eau
 hirondelles sur la mer

suture d'argent sur argent
 dans l'eau du cœur :
 et moi heureux d'être chez moi !

J'ai fait provision d'un monde de mots
 pour les dieux immortels de cette République
 afin que chantent ensemble à l'unisson les 50 étoiles !

Nos humeurs d'amour
 seront mesure et mouvement pour nous toutes nos vies :
 bois né de la mer, arbres s'élançant sur les premiers rivages,

hutte d'Adam, son spectre,

et moi heureux d'être chez moi !



Vue de Gloucester, par Fitz Hugh Lane

* En français dans le texte (NdT)